Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 45 (1995)

Heft: 1: Statistikgeschichte = Histoire des statistiques

Artikel: Les premières statistiques au regard de l'histoire intellectuelle

Autor: Perrot, Jean-Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-81120

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les premières statistiques au regard de l'histoire intellectuelle

Jean-Claude Perrot

Zusammenfassung

Die statistische Methode als zuverlässige Wiedergabe der gesellschaftlichen Wirklichkeit kommt im 17. Jahrhundert auf, sie erlangt aber erst spät eine gewisse Autonomie. Die zahlenmässige Erfassung der ökonomischen und demographischen Verhältnisse, wie sie seit dem Ende des 18. Jahrhunderts feststellbar wird, bedeutet keine irreversible Etappe im Fortschritt der Kenntnisgewinnung, denn sie wird ständig von fragilen Einschätzungen und willkürlichen Annahmen begleitet. Dank diesen Arbeiten bildeten sich aber unter der misstrauischen Aufsicht der Machthaber sachkundige Expertenkreise, Verwaltungsangestellte, Beamte, Ärzte, Geographen, Reisende, Ingenieure und Mathematiker. Infolge der kritischen Prüfung der angewandten Methoden durch diese noch heterogene Gruppe entstand nach und nach das Selbstverständnis der statistischen Wissenschaft.

L'internationalisation des pratiques statistiques est récente. Avant le milieu du XIXe siècle, entre les voies anglaises et allemandes, la France avait emprunté un parcours médian qui illustre bien les principales difficultés de la discipline. L'exemple s'avère donc fructueux. En première analyse, trois étapes paraissent s'enchaîner ici depuis le XVIIe siècle.

La statistique aurait été d'abord entendue, à la manière camérale, comme une description géographique et historique de l'Etat. Ce travail d'inspiration aristotélicienne aspire à la synthèse en un être de raison des éléments qui font le corps politique: le territoire, ses découpages civils et religieux, sa spécificité agricole ou marchande, ses capacités financières et militaires.

Le deuxième stade, perceptible depuis 1660, se caractériserait par le passage à l'investigation quantitative. Les enquêtes se partagent alors en domaines spécialisés: population, activités professionnelles et production,

fortunes, revenus et consommation. Munis de ces données, des essayistes, à l'imitation des Anglais, tentent simultanément d'atteindre, par le détour du calcul arithmétique, une mesure comparative de la puissance des nations. En apparence ces précisions numériques ne s'écartent guère du sens commun. Dans la vie de tous les jours aussi, le laboureur compte ses gerbes, le marchand ses bénéfices, l'Eglise ses fidèles et l'Etat ses soldats. Néanmoins l'usage des nombres suppose quelque discussion sur l'homogénéité et l'exhaustivité des faits. Ainsi la volatilité de la monnaie de compte embarrasse très tôt les collecteurs de prix, les paysans déguerpis troublent les recenseurs du fisc et les ateliers ruraux insaisissables, les inspecteurs de Colbert.

Une révolution à demi silencieuse s'est donc bien engagée mais ses effets sont de long terme. La réduction abstraite et chiffrée de connaissances accumulées dans la langue courante ne les constituera pas en phénomènes susceptibles de tabulation avant le XVIIIe siècle, en graphiques et cartes avant le XIXe siècle.

Dernière phase enfin, lorsque les questions relatives au traitement l'emportent sur les collectes en deux étapes principales, à la fin du XVIIIe siècle puis à la charnière des XIXe–XXe siècles, le formalisme mathématique autorise la construction de véritables objets scientifiques; dès lors la compétence de la discipline, au-delà du socio-économique, s'étend à l'ensemble des sciences d'observation, elle en assure les démarches inductives, réfute éventuellement des hypothèses, vérifie les raisonnements déductifs. Cet outil probatoire est devenu universel.

Comme toute généralisation sommaire, cette division en trois états révèle bientôt des limites. Elle néglige en particulier la coexistence des modalités sur de longs espaces de temps. Au XVIIIe siècle, cette imbrication s'avérait spécialement nette. En France, les descriptions littéraires persistent depuis les Mémoires des intendants pour le dauphin jusqu'aux Mémoires des préfets sous le Consulat et l'Empire[1]. En même temps, la statistique arithmétique est entrée dans la routine avec les relevés hebdomadaires des prix des grains, les comptes semestriels des manufactures de draps et toiles, les états annuels des affaires en foire, la balance des importations–exportations, le relevé des naissances et décès, à Paris sous Colbert, dans tout le royaume depuis le Contrôleur général Terray. La statistique mathématique enfin est attestée parallèlement dans les travaux de

1 L. Trénard: *Les Mémoires des intendants pour l'instruction du duc de Bourgogne (1698). Introduction générale*, Paris, 1975, 126 p.; depuis la publication du Mémoire de la Généralité de Rouen par E. Esmonin en 1913, de nombreuses éditions récentes concernent d'autres intendances. Pour les Mémoires des préfets, cf. J. C. Perrot: *L'âge d'or de la statistique régionale française, an IV–1804*, Paris, 1977, 235 p., et M. N. Bourguet: *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, 1988, 476 p.

Deparcieux en 1746 et dans les applications de l'analyse aux probabilités chez Laplace et Condorcet[2]. D'ailleurs ces trois moments du savoir persistent comme en accéléré de nos jours lorsqu'il s'agit d'aborder l'étude d'événements nouveaux.

Décrire des faits, compter des phénomènes, analyser des objets, en vérité l'interdépendance est forte entre les trois moments puisqu'ils partagent un même objectif: la représentation de la réalité au moyen d'énoncés langagiers, numériques ou formels. Une histoire compréhensive de la statistique les saisira ensemble à tout instant. Alors se dessineront des configurations temporelles spécifiques où chaque forme d'expression dialogue avec toutes celles qui sont disponibles au point de dérouter un statisticien positiviste d'aujourd'hui.

*

Longtemps les quantités numériques ont occupé par exemple des positions hétérodoxes: un rôle ludique ou effrontément mensonger. Que Rabelais, dans son *Gargantua* en 1534, exhibe les statistiques militaires ou financières mirifiques de la guerre picrocholine, passe encore; dans cette œuvre littéraire, contrairement à leur vocation de *mesure* des grandeurs, les nombres sont là pour signifier la *démesure* et suggérer un sentiment de puissance. Mais l'arithmétique politique avait-elle entièrement renoncé au pouvoir de cette rhétorique lorsqu'elle faisait assaut de données compétitives dans la comparaison de Londres et Paris à la fin du XVIIe siècle? Les bilans économiques de la Révolution française après Thermidor, pour ne rien dire du XXe siècle soviétique, en sont-ils indemnes?

Il est donc assez vain d'assigner quelque commencement absolu à l'usage scientifique des nombres d'autant qu'ils furent aussi l'objet d'emplois fictifs en eux-mêmes justifiés. Dans «l'Analyse de la formule arithmétique du Tableau économique», F. Quesnay établit en 1766 le produit total annuel du royaume à 5 milliards de livres, le revenu foncier et les impôts à 2 milliards, les investissements et consommations intermédiaires agricoles à 2 milliards et ceux de l'artisanat à 1 milliard. Ces quantités sont clairement didactiques[3]. L'essentiel est de poser quelques conditions initiales illustratives pour l'analyse formelle du circuit productif. Mais en les rendant plausibles, l'auteur ne cherche-t-il pas à produire un effet de réalité persuasif? Assurément et l'objectif est si bien rempli que les calculateurs de la génération suivante ratifieront ou corrigeront ces estimations pour elles-mêmes jusqu'à la période révolutionnaire.

2 A. Deparcieux: *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine...*, Paris, 1746; sur les travaux des mathématiciens de l'Académie des Sciences, cf. E. Brian: *La mesure de l'Etat, administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle*, Paris, 1994, 462 p.; B. Bru et P. Crepel, éd.: *Condorcet, Arithmétique politique, textes rares ou inédits (1767–1789)*, Paris, 1994, 745 p.

3 (I.N.E.D., éd.): *François Quesnay et la physiocratie*, Paris, 1958, t. II, p. 793–812.

On peut soutenir, il est vrai, que les progrès de l'observation d'un côté, le maniement d'outils plus abstraits de l'autre, dévalorisent lentement ces arithmétiques imaginaires. Dans le premier cas, peu à peu, on aurait substitué aux quantités arbitraires des évaluations mieux étayées. Et de fait, dans sa *Richesse territoriale du royaume...*[4], Lavoisier affine en 1791 les résultats de F. Quesnay et P. S. Dupont de Nemours, il identifie les zones d'incertitude et imagine de nouvelles voies comptables. Dans le deuxième cas, on pouvait songer à substituer aux quantités inaccessibles des symboles algébriques qui suspendent les spécifications et permettent de poursuivre l'échafaudage d'un modèle plus général. On en décèle une trace sans lendemain immédiat dans l'ouvrage de Hugues d'Hancarville en 1759[5].

Ce schéma d'évolution est lui-même trop linéaire. De très nombreux travaux, quelle que soit leur origine administrative ou protoscientifique, persistent à traiter de manière analogue des données collectées et des estimations déduites de principes hypothétiques. En démographie c'est le cas du multiplicateur des naissances jusqu'aux travaux de Laplace suscités par Chaptal[6]; en économie financière celui de la masse monétaire; dans le domaine productif, celui des rendements agricoles ou des superficies par nature de culture avant les enquêtes des années 1840. De tels constats rendent prudent. Le canal numérique ne fut longtemps qu'un moyen parmi d'autres de communiquer une information et il n'était pas nécessairement le plus performant. Avec leur présentation toujours très littéraire, les topographies médicales de la Société royale de Médecine fondée par Turgot contenaient cependant beaucoup plus de connaissances que les nosographies traditionnelles; elles ne seront pas vraiment supplantées par la statistique avant les temps du choléra-morbus et les recherches de Jules Gavarret, l'élève de Poisson[7].

L'information numérique puis le calcul statistique ne constituent donc pas des étapes univoques. Ils n'introduisent pas la certitude, ni même la précision là où régnaient ignorance et fantaisie. En prenant le relais de la langue commune, ils partagent avec celle-ci pour un temps des risques analogues. Nulle révolution immédiate du savoir. Mais les nouveaux outils cimentent en revanche très vite les utilisateurs en communauté et nimbent leur pratique professionnelle d'une sorte d'onction politique.

4 Lavoisier: *De la richesse territoriale du royaume de France*, texte et documents présentés par J. C. Perrot, Paris, 1988, 269 p.

5 (P. Fr. Hugues d'Hancarville): *Essai de politique et de morale calculé*, s.l., tome I, 1759.

6 B. Bru: «Estimations laplaciennes. Un exemple: la recherche de la population d'un grand Empire, 1785–1812», in J. Mairesse, éd.: *Estimation et sondages*, Paris, 1988.

7 Benoiston de Chateauneuf, Parent-Duchâtelet, Villermé et div.: *Rapport sur la marche et les effets du Choléra Morbus dans Paris et le département de la Seine*, Paris, 1834; J. Gavarret: *Principes généraux de statistique médicale*, Paris, 1840.

L'expert entre en scène à la fin du XVIIIe siècle. De ce pouvoir intellectuel capable de formuler des questions, d'infléchir les enquêtes administratives, d'en organiser les résultats, dépendra dorénavant l'avenir conceptuel de la discipline si bien que l'utopie d'une science statistique sans sujet connaissant serait spécialement stérile. La sociologie des connaissances demeure ici la clé de l'épistémologie.

*

Dans ce registre quelques traits généraux sont provisoirement identifiés:

1) Le parallélisme entre la montée en puissance des Etats européens du XVIe à l'orée du XIXe siècle et la recherche d'informations pour gouverner est ainsi bien avéré. Au noyau primitif des grands officiers du roi se sont agrégés, de génération en génération, des groupes consistants de magistrats, de gouverneurs, d'intendants et de secrétaires. Ces Corps ont sécrété par tâtonnement leurs outils de gestion: les correspondances administratives, une jurisprudence, des circulaires d'enquête, des bordereaux récapitulatifs, des livres de compte. Le suivi des affaires dans chaque département ministériel autorise bientôt des comparaisons géographiques et chronologiques quotidiennement attendues. Au XVIIIe siècle, ce sont les états d'apparence des récoltes envoyés chaque fin de printemps qui aident à fixer durant l'été la ventilation des brevets de l'impôt futur entre les intendances.

2) La destination utilitaire même de ce travail administratif lui confère ses propres limites. L'immense accumulation des archives réunies par les commis de bureau a suscité chez les économistes physiocrates et classiques plus de réserve que d'admiration[8]. Partir de ces griefs et poursuivre la réflexion, c'est mieux saisir aujourd'hui les contours d'un objet ancien qui se prêtait mal effectivement aux finalités de l'analyse économique. La statistique primitive (et récente?) ne mesure que ce qui a été préalablement découpé en catégories institutionnelles. A défaut, tout devient incohérent ou silencieux. Ne restent par exemple, pour tout recensement de population, que des feux incommensurables du nord au midi, des classifications sociales trouées de lacunes en l'absence de bases statutaires, excepté dans l'Eglise, l'armée ou les corporations. S'il existe quelque progrès, il apparaît en marge des compilations routinières, à la faveur d'événements nouveaux qui prennent le pouvoir au dépourvu et demandent une action urgente.

8 Sur les enquêtes officielles, cf. principalement B. Gille: *Les sources statistiques de l'histoire de France, des enquêtes du XVIIe siècle à 1870*, Paris/Genève, 1964, 291 p., et I. Guégan: *Inventaire des enquêtes administratives et statistiques, 1789–1795*, Paris, 1991, 335 p.; les critiques des économistes ont été persistantes: sur les réserves des physiocrates, cf. J. C. Perrot: *Une histoire intellectuelle de l'Economie politique*, Paris, 1992, p. 137–142; au XIXe siècle, cf. C. Ménard: «Trois formes de résistance aux statistiques: Say, Cournot, Walras», in INSEE: *Pour une histoire de la Statistique*, Paris, 2e éd., 1987, tome I, p. 417–429.

L'extension des connaissances obéit ainsi à une dynamique largement exogène à la discussion scientifique. Même si la fréquence de rubriques «Divers» au sein du travail élaboré signale à tout moment des inclassables, symptômes d'invalidation future des catégories retenues, l'invention statistique reste assurément fille des périodes de crise.

En France l'arithmétique politique d'origine anglaise pénètre avec Vauban au cœur des désastres de la guerre de Succession d'Espagne, elle se développe ensuite au retour de la paix. Il en va de même pour l'établissement de la balance commerciale à partir de 1717, le déclic remonte aux pourparlers d'Utrecht en 1712–1713. *La Richesse de l'Etat*, plus tard en 1763[9], institue un débat de vingt-cinq ans sur les statistiques fiscales après les majorations d'impôts de la guerre de Sept ans. *De l'administration des finances...*[10] – et son projet de bureau de statistique – serait incompréhensible sans la déroute budgétaire des années 1780; la *Richesse territoriale...* de Lavoisier sans la refonte de l'impôt foncier.

3) Ces genèses dans l'urgence confèrent une parenté aux collectes. La statistique administrative aborde l'inconnu par son côté le plus accessible: les changements d'état et les variations temporelles. Les flux démographiques ont été saisis avant les stocks, la santé des populations s'appréhende par les épidémies, la paix civile par les infractions[11]. Les défrichements sont mesurés avant les superficies cultivées. En matière fiscale la connaissance des mouvements de marchandises (par les péages, les octrois et les douanes) précède le compte des revenus, les revenus sont repérés avant les patrimoines. Mais cet ordre d'entrée en matière se justifie également par le désir de borner l'inquisition et de rassurer les peuples.

4) Par une méfiance analogue, l'Etat s'efforce de conserver le monopole de l'information. Cet idéal de secret, cependant, n'a jamais été complètement respecté, même sous l'absolutisme royal en ses années d'apogée. Les manuscrits ont circulé en nombre sous Louis XIV déjà. Les copies de chaque Mémoire des intendants pour l'instruction du dauphin se comptent par dizaines.

Trois formes d'imprimés ont ensuite accompagné l'explosion générale de l'édition au XVIIIe siècle. Les œuvres d'experts attachés à l'administration, souvent publiées à leurs risques et périls, jalonnent le siècle de Vauban à Dupré de Saint-Maur, de celui-ci au Conseiller Arnould[12]. En la

9 (Roussel de la Tour): *La richesse de l'Etat*, s.l. (1763); sur le débat, cf. par exemple (Anonyme): *Richesse de l'Etat à laquelle on a ajouté les pièces qui ont paru pour et contre*, Amsterdam, 1764.

10 J. Necker: *De l'administration des finances de la France*, s.l., 1784, 3 vol.

11 J. Lecuir: «Criminalité et moralité, Montyon statisticien du parlement de Paris», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, juillet–septembre 1974, p. 445–493.

12 (S. Le Prestre, maréchal de Vauban): *Projet d'une Dixme royale...*, s.l., 1707; N.F. Dupré de Saint-Maur: *Essai sur les monnaies ou Réflexions sur le rapport entre l'argent et les denrées*, Paris, 1746; A. M. Arnould: *De la balance du Commerce...*, Paris, 1791, 2 vol. et un atlas.

matière la tolérance royale s'est élargie au XVIIIe siècle, non sans quelques repentirs lorsque les publications pénètrent par effraction dans le jardin comptable de l'Etat. Mais la barrière est vite emportée: la Déclaration royale de mars 1764 faisait défenses d'imprimer sur l'administration des finances; elle a suscité d'admirables *Réflexions sur les avantages de la liberté d'écrire...*; l'abbé Morellet les imprime finalement dix ans plus tard «à Londres» avec la bénédiction de Turgot[13].

En second lieu, simultanément, l'information statistique a trouvé refuge dans les publications des sociétés d'agriculture approuvées par le souverain, dès lors presque intouchables[14], et dans la presse où elle s'abrite au sein de travaux agronomiques, de géographie commerciale, de plaidoyers pour les sciences utiles et de commentaires juridiques. Le *Journal économique* (1751–1722), le *Journal de l'Agriculture, du Commerce, des Arts et des Finances* (1765–1783), les *Ephémérides du Citoyen...* (1765–1772) et les *Nouvelles Ephémérides* (1774–1776, 1788) confèrent ainsi à quelques milliers de lecteurs éclairés un savoir d'actualité sans doute occasionnel et lacunaire, mais un troisième type d'ouvrages permet de le resituer.

Les compilations existent; elles connaissent un succès croissant; depuis les minces tirages des dénombrements des Saugrin, une étape d'une autre importance est franchie avec le dictionnaire de Savary des Bruslons, celui de l'abbé d'Expilly et par-delà la grande *Encyclopédie* de Diderot, avec les volumes spécialisés de l'*Encyclopédie méthodique* par matières de Panckoucke[15]. Finalement, par le canal des débats législatifs révolutionnaires, étayés de brochures par milliers, les connaissances chiffrées, réelles ou supposées, entrent définitivement dans le bagage du bon citoyen.

5) Cette brume statistique qui imprègne l'horizon culturel ne pouvait s'être levée tout à coup sans l'adhésion de nombreux publics. Au milieu du XVIIIe siècle, le goût de l'enquête avait saisi les voyageurs comme en témoigne l'intérêt de Montesquieu pour la population des cités italiennes. Des guides systématiques furent destinés à leur apprendre à voir puis à consigner leurs explorations. En 1779 un ingénieur des Ponts et Chaussées, Etienne Munier, sillonne la province de l'Angoûmois et récapitule son

13 (Abbé Morellet): *Réflexions sur les avantages de la liberté d'écrire et d'imprimer ...*, Londres, 1775.

14 Par exemple: (P. L. Abeille): *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les Etats de Bretagne*, Rennes, 1760, et Paris, 1762, 2 vol.

15 Cl. Saugrain, éd.: *Dénombrement du Royaume...*, Paris, 1709, 2 vol.; J. Saugrain, éd.: *Nouveau dénombrement du Royaume...*, Paris, 1720; Cl. M. Saugrain, éd.: *Dictionnaire universel de la France...*, Paris, 1726, 3 vol.: J. Savary des Bruslons: *Dictionnaire universel de Commerce...*, dernière éd., Copenhague, 1759–1765, 5 vol.; J. J. d'Expilly: *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France...*, Paris, 1762–1770, 6 vol.; C. Panckoucke, éd.: *Encyclopédie méthodique, Economie Politique et Diplomatique*, Paris, 1784–1788, 4 vol.: id.: *Finances*, 1784–1787, 3 vol.

expérience dans l'*Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs...*[16].

Le même souci atteint avec l'assentiment sourcilleux du gouvernement les notables qui fréquentent les académies provinciales et parisiennes[17]. C'est à leur intention que F. Quesnay publie en 1758 dans la presse ses «Questions intéressantes sur la population, l'agriculture et le commerce»[18]. Des strates professionnelles nombreuses, en fin de compte, s'attaquent soit au traitement mathématique des données: les géomètres de l'académie des sciences, soit à leur collecte: les inspecteurs des manufactures, les députés au Conseil du commerce, les ingénieurs, les médecins et physiciens vitalistes de la société royale[19]. Dans ce milieu pionnier par exemple, on réunit l'information géographique et météorologique, on observe les ressources économiques, les traits de l'habitat régional, l'alimentation et le vêtement dans les différentes strates sociales, l'état des maladies artisanales, les épidémies, la morbidité et mortalité. De 1776 à 1793, l'institution a compté 43 associés ordinaires, 78 associés étrangers, 469 correspondants dont 82 hors des frontières, tous identifiables par le domicile, l'âge, le cursus, les manuscrits et les publications[20]. Cette prosopographie possible est précieuse, sinon en elle-même, du moins pour son aptitude à cerner des habitudes de travail, un savoir commun, une permanence d'objectifs qui passeront, bien après la Révolution, chez Villermé, Parent-Duchâtelet, Buret, Guépin ou plus tard encore à la Société de statistique de Paris[21]. C'est par ce canal notamment que la cartographie comparative, cette spécialité si française, a pénétré la statistique officielle depuis d'Angeville et Guerry[22].

16 E. Munier: *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs, ou Recueil d'observations relatives à l'histoire, à la répartition des impôts, au commerce, aux sciences, aux arts et à la culture des terres; le tout appuyé sur des faits exacts et enrichi d'expériences utiles...*, Paris, 1779, 2 vol.

17 Outre l'ouvrage d'E. Brian cité en note 2, cf. R. Hahn: *L'anatomie d'une institution scientifique, l'adadémie des sciences de Paris, 1666–1803*, tr. fr., Paris, 1993, 594 p.; pour la province, cf. D. Roche: *Le siècle des Lumières en province, Académies et académiciens provinciaux, 1680–1789*, Paris/La Haye, 1978.

18 (I.N.E.D., éd.): *François Quesnay et la physiocratie*, Paris, 1958, tome II, p. 619–666.

19 Les archives et les publications de la Société sont conservées à l'académie de médecine de Paris. Bien que J. Meyer et J. P. Peter aient attiré l'attention sur l'intérêt de cette source, celle-ci n'a pas fait l'objet d'une étude exhaustive; elle mériterait d'ailleurs les soins d'une équipe pluridisciplinaire.

20 Cf. notamment *Histoire et Mémoires de la Société royale de médecine*, Paris, 10 tomes de 1776 à 1789, dans un mémoire de maîtrise resté inédit, M. L. Simonetta présente un premier aperçu de sociologie historique sur les membres de la société (U.F.R. d'histoire, Université Paris I).

21 Le regard médical sur les conditions de vie des différents milieux sociaux est associé, depuis le milieu du XVIIIe siècle, au renouveau de la pensée hippocratique; il s'entretient dans la première moitié du XIXe siècle grâce au développement de l'épidémiologie et de la philanthropie. Dès sa fondation le *Journal de la société de statistique de Paris* ouvre ses colonnes aux médicins.

22 A. M. Guerry: *Essai sur la statistique morale de la France*, Paris, 1833; A. d'Angeville: *Essai sur la statistique de la population française*, Bourg, 1836.

Si la sociologie des statisticiens conduit avec un réel succès à l'épistémologie de la discipline, c'est qu'elle ouvre la voie à l'histoire de ses outillages; voici une chance dont ne bénéficient pas au même degré d'autres savoirs où la vie des hommes et la vie des concepts restent dans un éloignement qui dissuade l'analyste.

*

L'histoire des techniques statistiques pâtit malheureusement d'un surprenant déséquilibre. Beaucoup d'ouvrages sont consacrés au traitement probabiliste des phénomènes, c'est-à-dire à leur conversion en objets scientifiques[23]. Il s'en faut qu'on ait accordé la même attention à l'histoire de dispositifs plus anciens dont la trivialité ne devrait plus dissimuler l'importance.

Les premiers chapitres de la recherche s'attachent aux opérations concrètes qui traduisent en phénomènes les faits en suspension dans l'expérience courante: des hommes, des produits, des marchés, des richesses. L'investigation concernera 1) la définition d'éléments mesurables et les principes de classification qui les font tenir ensemble, selon les termes d'A. Desrosières[24], 2) les techniques matérielles qui facilitent l'obtention et la présentation des résultats. De l'un à l'autre de ces champs de recherche, la bibliographie s'amenuise singulièrement.

Dans le premier domaine, quantité de textes anciens et d'études renseignent cas par cas sur le contenu des enregistrements. S'agit-il de recensement de population? On suit les progrès de l'analyse dans le traitement réservé de Vauban à la Statistique Générale de la France, aux résidents et aux natifs, aux adolescents placés hors des familles: apprentis, collégiens ou soldats, à la césure villes–campagnes, etc. Observe-t-on la production agricole? On peut dater les repérages successifs à la semence, à la charrue, à la surface. Le produit textile? On assiste à la substitution significative des mesures qui partent du nombre des métiers «battants», passent au nombre de pièces, avec leur longueur et leurs fils de trame, puis aux valeurs en prix courants. De métrologie? Il n'est pas de livres anciens, d'archives, sans parler de monographies historiques qui omettent d'étudier la conversion en unités identiques des poids, volumes, longueurs et superficies[25].

Une documentation abondante mais éparpillée concerne enfin la genèse des classifications statistiques; elle révèle les réussites et les impasses respectives des procédures empiriques et des méthodes analytiques

23 Il n'est pas possible de présenter ici cette importante bibliographie, mais on la trouve dans le remarquable ouvrage d'A. Desrosières: *La politique des grands nombres, histoire de la raison statistique*, Paris, 1993, 438 p.

24 A. Desrosières, op. cit., p. 17.

25 Entre autres sujets, c'est l'un des champs envisagés par la récente revue *Histoire et Mesure*, 1986, vol. 1 nº 1.

simultanément retenues depuis la fin du XVIIe siècle, notamment en matière socio-professionnelle[26]. Mais dans tous ces domaines, sources et mises au point ne sont que préliminaires. L'histoire intellectuelle se soucie de savoir comment le tamisage des réalités pouvait concilier contradictoirement la spécification croissante des phénomènes et l'abstraction croissante des énoncés.

Un éphémère équilibre entre les deux exigences caractérise chaque époque de savoir. Il se laisse appréhender en rapprochant les textes administratifs régulateurs des pratiques professionnelles et les images de la raison dessinées dans les disciplines voisines, l'économie et la philosophie politique notamment. Il peut aussi paraitre ailleurs, dans les logiques de la recherche et de l'exposition, reconnaissables à leurs arrangements matériels.

Deux étapes importantes parmi d'autres ont déjà été repérées; l'une au XVIIe siècle avec l'abandon définitif des chiffres romains et l'emploi universel de la numération arabe: ce transfert d'outil, générateur d'abstraction, autorise le développement de l'arithmétique politique; la seconde au XVIIIe siècle avec l'apparition du tableau à deux entrées, cet excellent analyseur d'idéalités statistiques[27]. Ces travaux préliminaires risquent toutefois d'accréditer l'idée d'un inexorable progrès même s'il procède par accélération et piétinement. Conclusion trop simple, reprenons la pour montrer qu'il engendre surtout un déplacement de problématique.

La naturalisation d'une nouvelle technique réduit à néant les économies de temps et de savoir-faire accumulées dans les pratiques anciennes; de là leur longue résistance. Une génération au moins fut nécessaire à l'adoption du système métrique; dans l'intervalle l'information se brouille entièrement. Après 1795, les quintaux de nos documents se rapportent-ils aux anciennes livres, poids de marc (489 g) ou aux kilogrammes, s'agit-il ailleurs d'un arpent métrique ou d'un arpent royal? Parallèlement au changement d'étalon, la généralisation du système décimal obligeait à une nouvelle attention sur l'emplacement des virgules et des zéros. En un texte-guide qui désarçonne aujourd'hui par sa sophistication, J. Peuchet tente de familiariser ses lecteurs à cette inhabituelle gymnastique[28]. Il met aussi l'accent sur les approximations que le nouveau système porte en lui. Par l'emploi de fractions compliquées dont l'usage s'est perdu, les préposés à la mesure des récoltes ou les anciens démographes disposaient

26 Par exemple on peut comparer le travail de Vauban et les méthodes administratives mises en œuvre lors de l'établissement de la Capitation de 1695.

27 Ces deux moments sont étudiés dans J. C. Perrot: *Une histoire intellectuelle...*, op. cit. 19–34.

28 J. Peuchet: *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, Paris, an VII, cf. le Discours en tête du volume I.

d'une fine symbolique numérique. Evoquant ainsi en 1778 le rapport de la population au nombre des familles, Moheau calcule $5\frac{1}{6}^{e}$ dans la Généralité de Riom, $4^{3143}/_{4120}{}^{e}$ dans celle de Lyon, etc.[29] Il est visible que les lecteurs traduisaient clairement l'information: 3143 rapporte le reliquat du dividende au diviseur, un échantillon de 4120 familles. Peuchet lui, se doit de commenter la nouvelle transcription du «$\frac{1}{6}$» en ces termes: «La frayeur que l'on a pour les zéros qui précèdent les chiffres doit disparaitre aussitôt que l'on sait qu'ils cessent d'intéresser dès qu'ils passent la seconde décimale; aussi voilà pourquoi au lieu d'exprimer le $\frac{1}{6}^{e}$ par 0,166 qui à la rigueur exigerait des 6 à l'infini... on préfère l'usage de l'exprimer ainsi 0,17 plutôt que 0,16 attendu que 16 centièmes $\frac{2}{3}$ sont plus près de 17 que de 16»[30].

Un siècle auparavant, la généralisation du chiffre arabe avait permis à Vauban de se donner une bonne analyse de la moyenne. Voici que l'adoption du système décimal introduit à l'idée d'approximation. Dans les deux cas, le changement d'outils vient de déplacer les questions intéressantes.

L'histoire de la statistique primitive ne saurait donc négliger ces investigations à la fois modestes et difficiles parce qu'elles sont toujours menacées d'anachronisme. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, le fait probable des statisticiens se définit à l'aide de la logique de Port-Royal et sans référence aux calculs des géomètres. En 1791 les comptes territoriaux de Lavoisier s'interprétent par rapport à la comptabilité marchande à partie double d'usage commun depuis le XVIIe siècle, nullement par référence au T.E.E. (Tableau économique d'ensemble) d'aujourd'hui.

La vigilance s'impose aussi lorsque des emplois conceptuels nouveaux entrent en compétition avec les anciens, suscitant un sillage de méconnaissances. Le XVIIIe siècle a vécu semblable épisode à la publication du Tableau économique de F. Quesnay. Jusque là ce dispositif était un outil pédagogique qui faisait la synthèse des connaissances établies sans rien leur ajouter. Une bataille scientifique de plusieurs années sera nécessaire à l'inventeur de la physiocratie pour faire entrevoir le transfert de l'outil, de la logique d'exposition à celle de la découverte et démontrer son rôle dans la formation d'un concept consistant: le circuit des richesses entre trois domaines fonctionnels d'activité. Encore cette appréciation même reste-t-elle passablement anachronique, puisqu'elle rapproche aujourd'hui ce qui constituait autrefois trois activités indépendantes: l'investigation empirique, l'analyse économique, la réflexion sur les formalismes cognitifs.

*

29 Moheau: *Recherche et considérations sur la population de la France*, réédition E. Vilquin et al., Paris, 1994, p. 69.

30 J. Peuchet, op. cit., tome 1, p. CCCCIII.

C'est bien aux confins de ces modalités explicatives que surgissent maintenant les questions intéressantes. Elles consistent à travailler sur l'écart entre ce que la statistique disait être: un ensemble d'énoncés d'existence à propos de la réalité empirique, et ce qu'elle se révèle avoir été: un ensemble d'opérations sur des constructions symboliques. Toujours, les faits sont des connaissances. L'histoire intellectuelle de la statistique demeure à jamais celle d'un réel précaire.